

Gianni di Lorena

MUTATIS MUTANDIS

Pavane des
Fées Sans-gêne

Acte II

OLNI

Du même auteur, déjà paru aux éditions OLNi

Cycle *MUTATIS MUTANDIS*

Pavane des Fées Sans-gêne - Acte 1 - novembre 2024

Pavane - Acte 1 : L'Envers du décor - janvier 2025

© OLNi éditeur — 2025

ISBN : 978-2-487106-32-1

<https://editions-olni.com>

Résumé de l'éditeur

MUTATIS MUTANDIS

Et s'il existait un autre temps, autre part, où les contes s'offraient la seule forme de liberté possible : prendre conscience des causes de chaque effet qui font du libre-arbitre une illusion ? Qui pourraient être leurs personnages, si les épreuves forgeaient leur identité, si leurs actions modelaient le monde qui les entoure ? Qui pourraient-ils être, si les épreuves forgeaient leur identité, si leurs actions modelaient le monde qui les entoure ? Des plus célèbres aux moins illustres, venez suivre l'entrecroisement de ces vies hors du commun au cours d'une extraordinaire épopée. Qui sait ce que l'avenir leur réserve, et comment ils vont changer l'Histoire ?

Pavane des Fées Sans-gêne

Avec cet Acte II, la première pièce du cycle imaginé par Gianni di Lorena poursuit la fondation de cette fabuleuse aventure. Sous l'œil vigilant de la belle Aphrodite, une gamine ensorcelée grandit à l'abri du monde extérieur, une autre voit son quotidien transformé par une merveilleuse belle-mère, un chevalier se détruit dans une quête éperdue, une femme traverse le temps en accomplissant des prodiges, un vagabond immortel continue de fuir et se trouve toujours impliqué malgré lui...

Mais voilà que de nouveaux protagonistes entrent dans la danse, et s'ingénient à suivre ses pas de plus en plus tumultueux. Car les fées, plus désinvoltes que jamais, n'ont de cesse de jouer avec la vie des hommes et de s'évertuer à écrire leur destin, que la chose leur plaise ou non...

Note de l'éditrice

Les éditions OLNi s'associent au choix de l'auteur de ne pas respecter à la lettre certains usages grammaticaux, orthographiques et typographiques généralement considérés comme la norme actuellement en vigueur. Vous constaterez, entre autres :

- l'emploi du subjonctif après la locution « après que » ;
- le recours à la capitale pour certains substantifs ;
- le recours aux traits d'union pour des expressions que l'auteur considère comme des tournures substantivées ou lexicalisées ;
- le recours délibéré à différentes graphies existantes pour un même substantif ;

De tout temps, les écrivains ont pris des libertés, car la langue est un matériau ductile qui ne cesse de se transformer ; ce qui était tenu hier pour une infraction à l'usage, un écart, une originalité, une divergence, une dissidence voire une coquetterie, est devenu, pour une partie, la norme d'aujourd'hui. La langue orale est l'outil de ces mutations naturelles. L'écriture en est le reflet.

« Une langue ne se fixe pas. L'esprit humain est toujours en marche, ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui. [...] C'est de cette façon que des idées s'éteignent, que des mots s'en vont. Il en est des idiomes humains comme de tout. [...] C'est donc en vain que l'on voudrait pétrifier la mobile physionomie de notre idiome sous une forme donnée. [...] les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se fixent, c'est qu'elles meurent. »

Victor Hugo, préface de *Cromwell*, 1827

Ariane Frontezak (éditrice) et Raphaël Watbled (correcteur)

Mutatis

Mutandis

**UN CONTE DES
CONTES**

CYCLE TRAGICOMIQUE EN MAINTE PIÈCES

PAR

GIANNI DI LORENA

www.giannidilorena.fr

Visitez le site web de l'auteur afin de découvrir divers appendices destinés à enrichir l'univers de *MUTATIS MUTANDIS*, tels que :

- un ensemble de textes approfondissant l'univers du roman et du récit-cadre ;
- des galeries d'illustrations de costumes de scène, des armoiries, des cartes du monde ;
- des traductions de paroles de chansons en langue étrangère apparaissant dans le texte ;
- le détail de tous les morceaux musicaux faisant partie intégrante du roman (signalés par le symbole 🎵 en bas de page).

Ces derniers sont disponibles à l'écoute via les playlists à retrouver sur le profil **Spotify** de **Gianni di Lorena** :



Aux fées marraines qui se sont penchées sur le berceau de cet ouvrage, lui permettant de prospérer grâce à leur bienveillance, leurs vœux et leurs conseils : Vincent, Élisabeth, Gabriel, Pascale, Patrick, Mathilde, Nicolas, Clément, Ariane.

L'entrée du Théâtre

Tel un chien de berger hargneux rabattant des brebis indisciplinées, la sonnerie indiquant la fin de l'entr'acte retentit subitement à travers les couloirs afin de rappeler à l'ordre les spectateurs qui s'attardent.

Comme vous musiez près de l'aile renfermant le musée dédié au cycle de Gianni di Lorena, de l'autre côté du Théâtre, vous prenez note d'aller visiter l'exposition dès le lendemain. Puis vous vous pressez en direction de la salle.

Devant les portes, vous avalez cul-sec ce qui reste du mousseux qui vous a été gracieusement offert – ce n'est pas du champagne ; que voulez-vous, les petites maisons font ce qu'elles peuvent – et déposez votre coupe sur le plateau du serveur le plus proche avant de rejoindre votre place.

Livret en main, vous parcourez la distribution afin de découvrir les nouveaux personnages que s'apprête à présenter le deuxième acte de la pièce, pour laquelle votre engouement va grandissant.

DRAMATIS PERSONNÆ

Par ordre d'apparition

Talia Silvanica..... Une princesse ayant vécu près de deux cent cinquante ans plus tôt et qui, après avoir été ensorcelée par la fée Carabosse, est vouée à rester enfermée dans le château familial jusqu'à ses vingt ans révolus.

Ulysse..... Un vagabond immortel dont la provenance et le passé sont une énigme. Du fait de sa longévité surnaturelle, il surgit tant dans le passé que le présent de l'histoire.

Anna-Sofia

von Schwarzkron..... La princesse héritière du royaume de Geisterberg, aux prises avec un père distant et l'ombre d'une mère décédée à sa naissance.

Heinrich

von Schwarzkron..... Le souverain du royaume germanique de Geisterberg et le père d'Anna-Sofia.

Théodora & Cléadora

Cjarnova..... Deux sœurs ensorcelées par la fée Carabosse, il y a bien longtemps.

- La Reine des Neiges** L'une des plus puissantes et des plus anciennes fées, maîtresse de l'hiver, recluse et solitaire.
- Le Coryphée** Le maître de cérémonie, figure mystérieuse qui assure le lien entre ce qui se trame sur scène et dans la salle au cours du spectacle.
- Carabosse** Une puissante fée en mal d'enfant, laissant dans son sillage et à travers les époques de nombreuses victimes de son caractère lunatique.
- Gwendolen** La défunte épouse du roi Heinrich et la mère d'Anna-Sofia, ancienne princesse du royaume insulaire de Kønneskalmår.
- Aphrodite** Déesse attentive et protectrice de l'humanité, qui, face aux ténèbres à venir, place tout son espoir dans les protagonistes de ce drame.
- Dragée de Cocagne** La souveraine du royaume féerique des délices.
- Esclarmonde-la-Sélène** La première suivante de la reine des fées, qui agit en son nom.
- Luce de la Haltière** La fille d'un chevalier français, faisant face à un père absent et une belle-mère despotique.
- Margot Brise-Carcasse** La cheffe des cuisines au manoir de la Haltière.

- Déon de Rougecœur** Un chevalier du Pays d'Oc, lancé dans une quête d'amour éperdue et destructrice.
- Ernesto Spalanzani** Un célèbre savant et physicien ausonien, revenu à la vie publique après plusieurs tragédies familiales.
- Nicklaus** Un bon ami du chevalier Déon, originaire des royaumes germaniques.
- Olympia Spalanzani** La fille d'Ernesto, d'une timidité malade.
- Mataquin de Krakatuk** Le roi du pays des rongeurs, aveuglé par son amour pour une mortelle.
- Pirlipat von Hameln** La princesse héritière du royaume de Hamelin, superficielle et imbue d'elle-même.
- Mathilde Rózsaneve** Une riche marchande, forcée d'aller vivre à la campagne avec ses cinq enfants après avoir perdu sa fortune.
- Le seigneur du Bois Sauvage** .. Un monstre terrible régnant sur la région de Vaderdó depuis des siècles.
- Fritz Drosselmeyer**..... Le neveu du chef de la guilde des horlogers de Glockenspiel, enlevé dans son jeune âge puis élevé par la fée Dragée.

Vous avez à peine le temps d'arriver au bout de la liste, que la lumière des lustres se met à baisser. Quelle innovation que l'électricité, tout de même ! Vous avez encore le souvenir du temps où les lampes à gaz éclairaient les...

Vos pensées sont coupées court par l'arrivée de la cheffe d'orchestre et les applaudissements qui l'accompagnent.

Le silence se fait.

La fosse d'orchestre est un îlot de lumière dans l'obscurité.

Avec une nonchalance pesante, l'épais rideau de velours rouge se lève sur la suite du spectacle.

Acte
Deuxième

SCÈNE PREMIÈRE

La scène se passe il y a environ deux cents ans.

Les jardins du château royal d'Aiglant, capitale du royaume de Sylvanie. L'espace forme un immense rectangle enclos par de hautes murailles et des bâtiments blancs, des tours aux toits pointus d'un bleu de nuit. La toile de fond représente le pied de la montagne. Celui-ci est si proche du château, que l'extrémité des remparts et la cathédrale qui s'élève au bout des jardins s'enfoncent à moitié dans la roche.

C'est l'automne. Elle le sait, car, bien qu'il demeure toujours en fleurs comme le reste du Jardin, les rares feuilles de l'Arbre ont pris des couleurs de rouille. Elles ne tombent jamais en hiver, ne repoussent jamais au printemps. Elles ne font que changer de nuance, taches de couleur éparpillées parmi les touffes pâles qui font, jour après jour, pleuvoir leurs pétales sur l'herbe perpétuellement verte, jour après jour remplacées par de nouveaux bourgeons roses et blancs. Ainsi, l'Arbre est toujours beau.

Dans la tête de Talie, les choses uniques prennent toutes des majuscules. L'Arbre. Le Jardin. Le Château. La Montagne.

L'Arbre est grand, si grand que ses plus hautes branches montent presque jusqu'au sommet des murs, emplissant le Ciel bleu de milliers de petits points blêmes, une voûte d'étoiles diurnes. On lui a toujours répété que l'Arbre est très vieux, si vieux que le Château a été construit autour de lui et qu'il a été planté là par les fondateurs de sa lignée, au temps où les hommes avaient cessé de vivre dans leurs forteresses sous la Terre et derrière la peau des montagnes afin

de se protéger des Rois Dragons. C'était il y a longtemps, très longtemps, bien avant qu'il n'y ait plus que le Château et rien d'autre. L'écorce noueuse, déchiquetée, d'un gris de cendre, ondule vers les nues de sa forme torturée, un peu à la manière d'une chose figée dans son mouvement il y a des millénaires. Talie, elle, y voit la queue d'un dragon. Elle a l'imagination très fertile. Il le faut bien, car elle connaît maintenant par cœur tous les coins et recoins du Château. Elle se demande souvent comment les grandes personnes font pour ne pas s'y ennuyer.

Elle lève le nez. Entre les tours et les remparts, le Ciel est d'un bleu sans défaut, un bleu parfait. Elle aimerait parfois aller contempler la vue de là-haut, mais c'est interdit. Tout le monde sait ce qui se trouve par-delà les murs : rien d'autre que l'azur céleste à perte de vue. Le Château est le monde entier. Les fenêtres ont été murées il y a longtemps, et on ne peut pas monter sur les murailles, car elles ne servent qu'à accrocher le Château et la Montagne dans l'Infini. Sinon, ils tomberaient, et chuteraient pour l'éternité.

Talie choisit encore quelques gentianes et les ajoute à son bouquet.

Le Jardin est beau. Il est toujours beau. Même en hiver, lorsque la neige le couvre d'un manteau blanc, l'Arbre est en fleur et le Jardin déploie sa mosaïque multicolore sous la poudreuse, embaumant l'air froid, l'emplissant de parfums subtils. La Vie entière de Talie semble avoir été placée sous le signe des fleurs.

Elle jette un coup d'œil vers le banc de pierre, sous l'Arbre. Assis là, appuyé sur sa canne et enveloppé de l'une de ses sempiternelles houppelandes fourrées, son chaperon de travers sur la tête, le vieil Ulysse lui sourit. Il lui a demandé de faire un bouquet pour le Roi, en proie à la mélancolie depuis quelque temps. Talie n'aime pas voir son Père ainsi, et pourtant, cet état lui est de plus en plus cou-

tumier à mesure que les années passent. Elle ne sait pas pourquoi. Et même si la joie de sa fille a su chaque fois éclairer sa peine, il reste toujours une ombre de tristesse dans le coin de ses yeux. Mais cette fois, Talie est déterminée à la chasser pour de bon. Comme toujours.

Depuis les massifs de fleurs, la fillette fait un signe à son Précepteur et lève au-dessus de sa tête un bouquet presque plus gros qu'elle.

Le point de vue de la scène fait tête-à-queue entre les deux personnages, passant de Talie à Ulysse. L'éclairage est modifié en conséquence.

Celui que l'on appelle «le Vieil Ulysse» voit la princesse lui sourire, toute fière de ses efforts, et répond de même manière.

Il est obligé de se forcer un peu. L'ignorance de la fillette à l'égard du mensonge qu'est sa vie lui fait mal, mais il doit bien admettre qu'il n'imagine pas d'autre solution. Il y a souvent pensé, et parfois, se dit que le roi Pelegrin et la reine Mahaut feraient peut-être mieux de permettre à leur fille de vivre sa vie normalement, et advienne que pourra. Au moins, elle pourrait jouir de l'existence et voir le monde. La regarder grandir en pensant que l'univers se réduit au château est un crève-cœur pour tous ceux qui connaissent la vérité.

Quelques pétales atterrissent sur ses genoux. Il lance un regard noir vers les frondaisons. Ulysse est malade de voir cet arbre toujours en fleurs été comme hiver, année après année. Il en a la nausée, même. Il lui fait l'effet de quelque chose de mort au-dedans, prétendant à l'extérieur que tout va bien, que tout est pour le mieux, s'efforçant avec ses parfums de détourner l'attention de l'odeur de pourriture qui révèle sa vraie nature. À la naissance de Talie, il n'était que tronc et branches nues depuis longtemps déjà, pétrifié

par ses millénaires d'existence. Sa floraison perpétuelle, comme celle du jardin dans son entier, est un don des fées. Elles les ont enchantés durant le premier printemps de la fillette, un jour où la nature était épanouie au plus fort de ses couleurs et de ses arômes. Un jour parfait. Depuis, rien n'a changé.

La seule ombre à ce tableau idyllique est celle que projette la cathédrale, s'étirant telle une main aux doigts noirs, avides, sur les buissons de digitales et de lys martagon, sur les constellations d'étoiles-des-neiges, sur le coloris éparpillé des primevères, des colchiques, des centaurees et des narcisses. Servant de chapelle et de tombeau à la famille royale depuis des générations, elle domine le bout des jardins, gigantesque monstre mussé contre le pied de la montagne, hérissé de flèches et d'arcs-boutants comme autant de pattes et de pointes. Peut-être bien que c'est son esprit qui déforme les choses, mais, inévitablement, la vue du vieux bâtiment gothique lui remémore le baptême de la petite. D'ailleurs, Ulysse n'est pas le seul. Depuis ce jour fatal, le roi et la reine ont laissé la cathédrale à l'abandon, et plus personne ne s'en approche. On semble se dire que le sortilège de Carabosse est inextricablement lié à cet endroit et qu'il s'y tapit peut-être encore, rôdant sous les voûtes silencieuses, de sorte qu'un accord tacite pousse chacun à l'éviter et à détourner le regard, comme si l'on craignait d'attirer involontairement l'attention du sinistre pouvoir rien qu'en reconnaissant son existence. Après tout, il y a bien assez à voir et à faire dans le reste du château.

Ah, ça ! les lieux ont bien changé depuis la première fois qu'Ulysse y a mis les pieds.

Talie étant vouée à ne jamais quitter l'enceinte protégée jusqu'à ses vingt ans, ses parents ont fait en sorte que tout, absolument *tout* y soit dédié à son bonheur. Mahaut et Pelegrin ont invité les meilleurs ingénieurs, les plus grands fabricants de jouets, les

artisans les plus méritants et les artistes les plus talentueux à faire de l'entièreté du palais la scène de leur imagination. Pour la plus grande joie de l'enfant, tous ont redoublé d'inventivité, et rien, au-dehors, ne donne la moindre idée de la transformation qui s'est opérée derrière les remparts blancs au cours des premières années de la fillette.

D'abord, il n'est pas un seul recoin du château dont les murs, les sols et les plafonds ne soient entièrement peints de formidables fresques contant les histoires les plus improbables, métamorphosant les vieilles salles de pierres en fantaisies abracadabrantesques par la magie d'indécelables trompe-l'œil. Fables et rêves dépassent même de leur cadre pour venir envahir le quotidien. Depuis des années, on ne peut traverser un bâtiment sans tomber nez-à-nez avec des pantins à taille humaine représentant des personnages de légendes, rois ou chevaliers, saints ou martyrs, fées ou magiciens, animés par des équipes de marionnettistes dissimulées dans les faux-plafonds de bois peint, où de discrètes fentes ont été aménagées afin de laisser le passage à leurs fils. D'autres fois, c'est un dragon que l'on croise, ou quelque autre chimère gigantesque embusquée au détour d'un couloir, pendue aux voûtes ou prête à jaillir d'une alcôve. Pour prendre vie, un seul de ces monstres de bois et de tissu nécessite l'action conjointe de plusieurs machinistes cachés dans ses entrailles ; mais le jeu en vaut la chandelle, car ils font partie des divertissements préférés de Talie.

Ne sachant jamais quand une bestiole bariolée va s'animer sur son passage, ou un ange tomber du plafond pour lui parler, ces irruptions dans son quotidien la font tour à tour trembler, rire et même *réfléchir*, car Ulysse ne se prive pas d'utiliser les marionnettes afin de transmettre des leçons à sa pupille.

Et si tout ça ne suffisait pas, il n'y aurait qu'à lever les yeux :

les voûtes du palais croulent sous d'invraisemblables lustres et mobiles, tous plus étranges les uns que les autres. Certains, tout en verre, ressemblent à un croisement entre une hydre et un fouillis de cornues d'alchimiste, remplis de liquides ou de fumées colorés. D'autres évoquent de gigantesques instruments de musique farfelus et tarabiscotés. D'autres encore représentent des ensembles de corps célestes, dont les planètes miniatures sont peuplées de curieux personnages. Il y a même des installations plus innovantes, plus modernes, qui font appel au système extrêmement avancé de l'horlogerie. Ainsi, grâce à une monstrueuse machinerie cliquetante enfermée dans les murs du château, un vaste réseau de nacelles suspendues dans les airs par des courroies traverse les salles, les couloirs et les escaliers, permettant à qui le veut de voyager parmi les univers des extravagants mobiles, et même de passer d'un bâtiment à un autre en tanguant à plusieurs mètres au-dessus du sol.

Laissant le monde à leur porte, le roi et la reine n'ont renoncé à aucune dépense pour concevoir à l'abri des murailles un microcosme artificiel, dont chaque élément gravite autour de leur fille.

Toutes les fenêtres donnant sur le pays ont, bien évidemment, été condamnées. Mais celles qui ouvrent sur l'intérieur, ah ! celles-là ont été agrandies telles des baies de cathédrale, emplies de vitraux aussi chatoyants que des arcs-en-ciel. Même les déambulatoires qui courent autour du jardin ont été enluminés de couleurs, chaque vitrerie racontant sa propre histoire. Oh, et comme Talie les aime ! Comme elle aime à déchiffrer les phylactères s'échappant de la bouche des personnages pour en reconstituer le conte, assise en tailleur au pied des étonnants filets de verre où la lumière vient se prendre !

Et puis les jeux... les jeux sont sans fin. Il y a ces parties de cache-cache qui font participer tout le château. Les jours où les

femmes portent les vêtements des hommes et vice-versa. Ceux où tout le monde doit parler en vers. Et tant d'autres encore... ! Parfois, se creuser les méninges pour réussir à se renouveler est un véritable tour de force, mais chacun met volontiers la main à la pâte. Parce qu'il faut bien que la fillette reste occupée, et que ce qu'il y a *dedans* ne lui donne jamais l'envie de se demander ce qu'il y a *dehors*.

Pour son précepteur, c'est triste à en pleurer. Chaque fois qu'il se remet en tête les motivations alimentant cette grande machine à rêves, son cœur se serre. Et quand Ulysse déprime, il déprime sec. C'est même l'une de ses grandes expertises dans la vie, si bien que le vague-à-l'âme et la mélancolie n'ont plus aucun secret pour lui. Son cœur ressemble à un réverbère luisant dans les ténèbres de sa lumière pâle, irrémédiablement solitaire, autour de laquelle les papillons noirs s'agglutinent sans fin en chuchotant de leurs ailes obscures. Étant donné qu'il ne peut se permettre de le montrer au vu du poste qu'il occupe, il préfère donc ne pas songer à la cause de cette comédie grandeur nature qui se déroule dans le château depuis la naissance de Talie.

Avec un peu de chance, elle aura le reste de sa vie pour découvrir le monde.

Rassemblant le monceau de fleurs qu'elle a cueillies, la gamine épousète sa robe et trotte vers son précepteur.

En dépit des pensées peu réjouissantes qui ont tendance à s'incruster dans les coins, Ulysse est content de la façon dont elle grandit. Il n'a jamais eu d'enfant lui-même, mais si c'était le cas, il les aimerait à son image. La gamine pose toujours des questions – *beaucoup* de questions –, tout le temps et à tous propos, ce qui ne facilite pas la tâche de ceux qui ont pour vocation de la protéger. Son gardien est heureux de constater que tout l'intéresse, que sa curiosité ne s'étiole jamais, et surtout, qu'elle sait à la fois écouter

et observer. Depuis des années, il lui enseigne sur les sujets les plus divers tout ce qu'il a appris et récolté au cours de sa très longue vie. Utiles ou pas, ce sont des connaissances qui font partie de l'existence, et Talie n'ayant pas la possibilité de faire autant d'expériences que la plupart des gens – les gens *libres* –, aucun savoir n'est de trop.

C'est en tous cas ce qu'il aime à se dire. Il ne lui délivre pas une instruction académique, oh non. Son passé est si dense que le précepteur doit démêler ce qu'il peut lui transmettre, et ce qu'il est important de garder pour lui. Sinon, il devrait rentrer dans les détails plus intimes et ô combien pesants de la malédiction qui lui a permis de vivre tant de vies humaines, et il n'y a rien qu'Ulysse désire moins. Tant que la chose dure, il veut être considéré comme un homme ordinaire. Depuis qu'il est arrivé en Sylvanie, il s'est tu, a fait semblant, feignant l'ignorance au point de se rendre coupable d'une sorte d'arrivisme inversé, prêt à tout pour devenir commun, invisible aux yeux de l'Histoire.

Tout au plus éclectiques, les connaissances qu'il transmet à la gamine sont faites de bric et de broc, et il doute bien souvent de leur cohésion. Par chance, le caractère fantasque de la fillette s'accorde à merveille à cet enseignement. Et puis, elle a déjà d'autres maîtres chargés de lui apprendre l'écriture, la lecture et toutes ces choses indispensables. Ceux-ci n'ont d'ailleurs que mépris pour Ulysse, car c'est à lui que le roi et la reine sont les plus redevables : grâce à son étonnant précepteur, Talie n'a encore jamais sombré dans la morosité.

Il faut dire qu'en tant que maître ès mélancolie, le vieillard connaît tous les trucs permettant de la tenir au large... du moins, chez les autres.

Avec un peu de chance, oui, qui sait... le destin l'oubliera. Mais

peut-être que je me trompe. Peut-être que ce que tout le monde croit savoir est faux.

Tandis que la princesse s'élançait vers lui avec des petits bonds de cabri, il se lève et lâche un soupir évoquant un ballon de baudruche en fin de vie. Il est resté vieux toutes ces années, depuis ce jour où il est arrivé en catastrophe au beau milieu des forêts de Sylvanie, et craint bien de le rester jusqu'à sa mort. En fait, il en est persuadé et s'est résigné, au point qu'une sorte de paix étrange a fini par l'emplir. De celle qui vous envahit lorsque vous réalisez que rien, en réalité, n'a jamais été sous votre contrôle, et que vous avez fait tout ce que vous pouviez. Tout ce qu'il espère encore, c'est rester auprès de Talie jusqu'à ce que la malédiction soit levée... ou qu'elle s'accomplisse. Si c'est la dernière chose qu'il doit faire, il est déterminé à s'en sortir le mieux possible.

Ça ne réparera pas le passé, mais... est-ce que ce n'est pas au moins ça de bien que j'aurais fait avant de mourir ?

La fillette s'arrête à ses côtés, essoufflée et les cheveux en bataille malgré le cercle d'argent qui lui ceint les tempes. Tout sourire, elle lui tend son bouquet. Ses yeux pétillent. Sous certaines lueurs à la fois sombres et vives, comme celle du jour déclinant, ses prunelles et grises et bleues ont presque la couleur délavée des violettes tardives.

Lentement, le vieil homme se met en route en direction du château à la suite de sa protégée, se surprenant à souhaiter que le temps passe plus vite. Encore douze ans à patienter... !

Dans un mois, ce sera l'anniversaire de Talie. Un jour d'une douceur amère, car tout le monde sait que ce n'est pas sa naissance que l'on fête, pas vraiment : on célèbre simplement une année de plus au cours de laquelle la petite a échappé à son sort funeste.

SCÈNE II

Les cuisines du château de Geisterberg : une monumentale salle de pierres nues située en sous-sol, aux voûtes noircies et garnies de chandeliers de fer. Disposée au centre de l'espace, une table de bois massive s'allonge vers l'arrière-plan, où l'on distingue la lueur rougeoyante des feux. Au premier plan, à cour, le bas d'un colimaçon.

C'est le jour de son anniversaire. Elle a treize ans, et comme chaque année, Anna-Sofia se retrouve seule, attablée devant un gâteau presque plus gros qu'elle, préparé tout spécialement par maître Nicholas, le chef cuisinier du château.

L'énorme *schwarzkroner kirschtorte*, conçue sous la forme d'un dôme hérissé de copeaux de chocolat noir parsemés de cerises, évoque un buisson de ronces portant des fruits rouges. La couleur sombre du chocolat, le blanc de la crème fouettée garnissant l'intérieur, le rouge sombre des fruits poisseux de sirop : tout est pensé pour faire honneur aux armoiries royales. Créée peu après l'introduction du cacao dans le Ponant, la bombe à calories est originaire de la Forêt Noire. Plusieurs états germaniques partagent leurs frontières à cet endroit, mais le Geisterberg est l'un des plus puissants, et la pâtisserie seyait tant aux armes de la dynastie régnante que celle-ci se l'est appropriée trois générations plus tôt pour en faire le dessert national.

Anna apprécie les efforts déployés par le maître-queux pour lui faire plaisir. Elle sait bien ce que représente le gâteau, que tout ce chocolat en fait un mets exceptionnel et coûteux. Plus jeune,

elle en raffolait. Mais aujourd'hui, il ne fait plus que partager sa détestation de l'écu familial.

Elle se souvient avec nostalgie du temps où elle n'était pas plus haute que trois pommes, quand maître Nicholas lui racontait que les cerises avaient poussé sur les ronces gelées des jardins par le pouvoir des armoiries de sa maison. Elle le croyait, alors. Ce n'est que des années plus tard qu'elle avait découvert les bocaux remplis de petites boules rouges baignant dans leur sirop sanglant, tels d'étranges organes miniatures conservés dans des pots en verre à des fins sinistres.

C'était le temps où elle acceptait encore de se faire servir son repas d'anniversaire dans la grande salle de banquet, où elle le dégustait assise à la longue table d'ébène tandis que son père faisait de même à l'autre bout – soit une dizaine de mètres plus loin. Le roi passait alors de son habituel état de fantôme à celui de mur de glace. Il mangeait sans la regarder, sans dire un mot. Même le bruit des couverts cliquetant sur les assiettes d'argent était étouffé par le silence pesant. Heinrich n'échangeait aucun mot avec sa fille, et déjà à cet âge, Anna n'ignorait pas que le jour de sa naissance est aussi celui de la mort de sa mère.

Croâ ! Le jour où tu l'as tuée, tu veux dire ?

C'est aussi celui où rien ne parvient à faire taire les ricanements de la corneille, où Anna sent plus que jamais ses serres s'enfoncer dans la chair tendre de son épaule, son poids devenant tel, que le simple fait de se lever exige toute sa volonté.

Alors, quand elle s'était sentie assez grande, elle avait décidé d'épargner cette épreuve tant à son père qu'à elle-même, déclarant qu'elle mangerait dorénavant son gâteau dans les cuisines. Les deux anniversaires suivants avaient été beaucoup plus vivables de cette façon, parmi les domestiques et les marmitons avec qui elle

partageait volontiers son énorme *kirschtorte*.

C'est à cette occasion qu'elle avait découvert l'univers des cuisines. Depuis, leur festival de parfums la reconforte toujours, car l'endroit est un ballet de senteurs venues des quatre coins du Ponant, de Méridio, et même du Levant. Écorces, fruits, racines, graines, feuilles ou fleurs séchées, les effluves lui donnent l'impression d'irradier de partout à la fois, des pierres mêmes, saturant l'atmosphère de fragrances qui font courir sous son crâne des chatouillements délicieux.

Si on lui demandait de traduire ses sensations, Anna dirait aux gens d'imaginer l'air empli de pétillances miroitantes, irisant l'espace comme de la poussière dansant dans la lumière, ou bien de bruits silencieux, audibles uniquement *par le nez*. Elle raconterait qu'arrivée sous les voûtes noires, invariablement, les premiers parfums à la titiller sont ceux des herbes. Les éclats de la menthe fraîche, blancs et virides. L'arôme du thym et ses étincelles mauves et olivâtres. La coriandre, aux nébuleuses d'or printanières. Et puis un grand courant de verdure où dansent pêle-mêle laurier, estragon, basilic, aneth, persil, romarin, sauge et marjolaine. Les suivant de tout près déboulent alors les épices, plus relevées, étincelantes, fulgurantes parfois. Les crépitements rougeoyants du piment. La poudroyante clarté du gingembre. Le tonnerre pesant du poivre. Les tempêtes de safran aux couleurs de sable. La vanille, comme le velours d'une aurore claire. Le cacao, au son grave et vibrant. Ou encore la cannelle, qui évoque pour elle la chaleur et la douceur d'un foyer d'enfance qu'elle n'a jamais connu.

charnier

Tirant Anna de sa rêverie olfactive, une odeur

de bûcher

importune lui fait soudain froncer le nez.

L'exhalaison provient du point le plus profond des cuisines, là où se trouvent les fours, les feux et les broches. Le répugnant fumet se fraye un chemin au milieu des bouquets d'herbes et d'aromates, les bousculant tel un rustre jouant des coudes pour arriver au premier rang.

C'est celui de

l'immolation

la viande en train de rôtir sur le feu, un remugle qu'elle se refuse à qualifier de parfum. Suintant des craquelures de la peau qui grille sur sa broche, l'empyreume fatal vient lui agresser les narines et dissipe sans délicatesse les effluves qui émanent de la *kirschtorte*. Dans l'esprit d'Anna, l'odeur de la viande qui cuit prend des couleurs de carnage, de boue faite de terre et d'entrailles, de chairs écartelées par le métal ; elle lui évoque le brouhaha affreux de la guerre, le gémissement d'un animal à l'agonie. Comme l'odeur du sang, elle associe celle de la viande à la mort, la souffrance et la violence.

Elle se demande souvent pourquoi l'on se permet de tuer des animaux pour leur viande ou pour leur peau ; que les hommes se fassent la guerre et se massacrent entre eux prouve assez que ce n'est même pas parce qu'ils donnent à la vie de leurs semblables plus de valeur qu'à celles des bêtes. Prendre des âmes pour des raisons de territoire ou d'un quelconque désaccord est une notion qui lui fait déjà froid dans le dos, mais tuer pour *se nourrir*... ? Est-ce que ça ne fait pas d'eux des goules, des vampires, tous ces êtres assez monstrueux pour avoir besoin d'éteindre des vies afin de prolonger la leur... ? Si vraiment les hommes ont sur les animaux l'avantage de penser, réfléchir, dire « je », est-ce que ça n'exige pas d'eux qu'ils se différencient des prédateurs qui agissent par instinct, la seule façon qui leur est possible ? Est-ce que ça ne leur donne pas le devoir d'être *meilleurs*... ?

Ces idées se bousculent dans la tête d'Anna depuis le jour où elle avait vu pour la première fois son père rentrer de la chasse avec sur l'épaule une demi-carrosse de cerf sanguinolente. La vision avait déclenché une intense période de cauchemars où elle se réveillait presque chaque nuit en croyant voir, à la place de la pelisse de loup couvrant son lit, une dépouille qui la fixait de ses yeux vides, la fourrure poisseuse de sang, pleine de mouches et d'asticots, lourde, bien trop lourde pour qu'elle réussisse à se dégager de sous son poids mortel. Alors elle criait, criait jusqu'à ce que les gouvernantes finissent par retirer les peaux de ses draps. Dès ce moment, elle avait refusé tout net de manger de la viande, ou que l'on fourre ses vêtements. Elle était une Schwarzkroner, après tout : le froid ne lui faisait pas peur.

Parce que tu es la neige, Schneewitchen, la neige fatale et glacée !
Crôa !

Sous son nez, l'énorme couteau brandi par le cuisinier lui renvoie brièvement le reflet de son visage pâle, si pâle, ses yeux de givre, ses cheveux noirs et ses lèvres de sang. Elle serre les dents. La vision passe alors que la lame s'enfonce dans le gâteau et que les riches arômes de chocolat, de crème et de cerise confite s'élèvent, parvenant à peine à masquer celles des rôts en train de brasiller, à lui faire oublier sa nature maudite. Un instant, elle se croit sauvée. Et puis les odeurs sucrées lui montent à la gorge, et au moment où elle porte sa fourchette à la bouche, elle réalise qu'elle s'apprête à ingérer les horribles, terribles armoiries sous le signe macabre duquel elle est née. Soudain, elle sait qu'elle ne pourra jamais plus avaler une seule bouchée de *kirschtorte*, qu'elle en est malade à vie. Rien qu'à regarder la boule sombre, avec ses pointes de chocolat qui font penser à un cadavre de hérisson mort, son estomac se soulève.

Tandis qu'elle se triture la cervelle afin de trouver une excuse

pour fuir, elle est – au sens propre – sauvée par le gong : dans un fracas retentissant, les carillons des cuisines se mettent à tintinabler à toute volée.

— Qu'est-ce qui s' passe ? s'exclame maître Nicholas.

— Une invitée ! Y'a une invitée !

— *Ici ?* s'étrangle le chef.

L'absurdité de la nouvelle le laisse pantois. Le château n'a reçu quasiment aucune visite depuis la mort de la reine Gwendolen.

— Oui ! Une duchesse, ou une princesse ! Elle est arrivée dans un grand carrosse tout doré ! Avec des *patins* !

— Combien de personnes ?

— Rien qu'elle et son cocher ; l' reste de ses gens est resté en ville.

Le maître-coq, les yeux ronds, réagit cependant au quart de tour et lance une salve d'ordres qui tire instantanément les cuistots et les filles de cuisine de leur habituelle torpeur de l'après-midi. Puis, se souvenant subitement de sa présence, il se tourne vers Anna, l'air contrit. Prenant les devants, elle se lève de sa chaise et la repousse soigneusement sous la table.

— Ne vous en faites pas pour moi, Nicholas. Faites votre travail.

Et sur un sourire, elle décampe des cuisines tandis que l'homme la regarde partir, petite silhouette en robe noire se fondant parmi les ombres de l'escalier.

Dans le corridor longeant la façade du château, le regard d'Anna est attiré au-dehors par une tache qui brille parmi la blancheur des jardins enneigés. Collant son nez contre les carreaux de la fenêtre, elle découvre un carrosse monumental, entièrement doré à la feuille et chargé d'une telle débauche d'ornements, incrusté d'une telle fortune d'émaux et de bijoux de toutes sortes, que ce qui pourrait être jugé du dernier mauvais goût au premier abord prend tout son sens. On dirait que l'habitable n'est fait que de volutes et de

palmes ornementales, comme s'il était léché, enveloppé de flammes d'or. Aux quatre coins, des statues d'ivoire tiennent des lanternes qui oscillent mollement sous le vent descendu des montagnes, illuminant la pénombre crépusculaire d'un vif éclat. Le valet venu avertir les cuisines n'a pas menti : en place de roues, le carrosse est monté sur d'énormes patins, à la façon de ces opulents traîneaux utilisés dans les pays du nord. Les palefreniers qui s'affairent autour du véhicule semblent tout autant décontenancés par les montures de l'attelage, car en place de chevaux sont harnachés quatre grands rennes blancs, mâchouillant paresseusement sans se préoccuper de ce qui se passe autour d'eux.

Elle doit venir de très loin, bien au-delà de nos montagnes.

Le regard d'Anna se met à errer au loin, bien au-dessus des toits de la ville dominée par les formes arrondies du Geisterberg, qui masque l'horizon orange et gris où le soleil s'effondre. Couvertes de profondes forêts à la manière d'un habit de velours, les « montagnes fantômes » sont appelées ainsi à cause de leur tendance à prendre, lorsqu'elles sont enveloppées par les brumes, une couleur bleu sombre leur conférant un aspect flou et irréel, spectral. Les vieux massifs érodés qui ont donné leur nom à son pays ont toujours fait partie du paysage d'Anna, mais la fillette n'a jamais vu ce qui se trouve au-delà, car elle n'a jamais voyagé. Certainement tout le contraire de la mystérieuse invitée du château.

Je me demande qui elle est.

— Anna-Sofia !

Comme si elle était actionnée par des fils invisibles, la voix de son père la fait pivoter automatiquement : dans le grand hall au bout de la galerie, le roi lui fait signe d'approcher. Elle obéit docilement.

La première pensée qui lui traverse l'esprit est que l'on a installé

une statue d'or et d'ivoire dans l'entrée du château sans qu'elle ne s'en rende compte. Et puis la vision se tourne en baissant les yeux sur elle, qui se noie, bouche bée, dans le bleu profond de deux ciels d'été sans nuages.

La gamine plisse les paupières, peu sûre de ce qu'elle est en train de contempler. Bien que probablement de passage, l'inconnue a trouvé moyen de se vêtir à la toute dernière mode de la région, avec un vertugadin donnant à ses jupes la forme conique de rigueur, et une longue robe de brocart d'or doublée de zibeline passée par-dessus sa toilette, brodée d'un millefleurs vibrant de tant de couleurs qu'elle paraît presque déplacée dans le décor austère du château. Tressée et remontée sous une toque agrémentée de perles et de roses – de véritables roses fraîches, au beau milieu de l'hiver ! –, on dirait que sa chevelure blonde capture le moindre éclat de lumière disponible, nimbant d'un halo pâle le beau visage qui émerge d'une courte fraise de dentelle.

Sans aucun doute de très haute naissance, la femme est mieux que belle : elle est spectaculaire, d'une beauté qui ne devrait pouvoir exister que sur l'intervention d'un peintre ou d'un sculpteur, car aucune œuvre de la nature ne saurait atteindre par hasard un tel degré de perfection. Et pourtant, la statue la salue d'une voix douce :

— Bonjour, Votre Altesse.

— Ma fille, je vous présente la duchesse Théodora de Cjarnov, annonce Heinrich. Elle sera notre hôte pendant quelques jours avant de reprendre son voyage vers l'est.

— Le roi a été averti de mon passage par le bourgmestre, explique la nouvelle venue en continuant de s'adresser à Anna comme à une grande personne.

Son germanique est presque parfait, mais un léger accent rou-

lant trahit une origine étrangère que l'adolescente ne parvient pas à identifier.

— Je m'étais tout d'abord arrêtée au *Goldenflöcke*, poursuit la voyageuse en mentionnant la plus luxueuse auberge de la ville. Mais Sa Majesté a insisté pour que je loge au château. Votre père est un homme très attentionné.

Petite ombre coincée entre les deux adultes, Anna les regarde comme un mortel contemple des entités originelles. Ils sont la Nuit et le Jour, l'Hiver et l'Été. Lui d'un côté, dieu sauvage et nocturne enveloppé dans son manteau de ténèbres, la crinière striée de neige et d'argent lunaire. Elle de l'autre, déesse solaire et païenne, cœur palpitant d'un culte oublié, étincelante de couleurs et de parfums.

— Mes gens vont vous conduire à vos appartements, indique le roi. Nous nous verrons pour le souper. Madame.

Il s'incline brièvement avant de se retirer sans un regard en arrière, sans un mot pour Anna. Tandis que les domestiques prient la duchesse de les suivre, celle-ci fait un nouveau sourire radieux à l'enfant avant de leur emboîter le pas, la laissant seule au milieu du grand hall de pierre.

Qu'elle est belle ! Presque autant que...

Non ! Croâ ! Elle est plus belle que ta mère, petite ! Bien plus belle !

Sur son épaule, la corneille ébouriffe ses plumes, l'air de mauvaise humeur. Anna ne s'était même pas rendu compte que l'oiseau avait disparu en présence de l'inconnue, et ne l'a pas entendu revenir.

Et tu sais pourcroâ ! Parce qu'elle ne moisit pas dans un tombeau depuis treize ans à cause de toi, elle ! Croâ !

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les «copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, «toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite» (alinéa 1^{er} de l'article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.